

seurs est si joli ! Mon Dieu ! quand je pense à ce fripon d'Emile . . . il était adorable là-dedans.

—Je me faisais l'idée, dit à son tour M. Duriez, que ce M. Arnaud était un tout jeune homme . . . pas plus âgé que toi.

—Certainement, reprit Emile, en cherchant à deviner si sa sœur écoutait : mais Gabrielle paraissait plus que jamais absorbée dans sa lecture.—Il a vingt-six ou vingt-sept ans au plus.

—Diable ! et déjà capitaine ? C'est très beau. Comment cela se fait-il ?

—Ah ! voilà, dit Emile triomphant : il s'est tellement distingué pendant la guerre ! . . . C'est toute une histoire . . . Il faut que je vous raconte cela. D'abord, Arnaud est le fils d'un militaire, d'un lieutenant-colonel qui aurait atteint aux plus hauts grades de l'armée s'il n'était pas mort en Italie.

Le jeune homme commençait son récit lentement, et tâchant de donner à chaque mot le plus de force et d'intérêt possible ; il espérait toujours que Gabrielle s'approcherait pour écouter. Mais celle-ci ne sortait de son immobilité que pour tourner, avec une régularité désespérante, les pages de son livre ; après chaque feuillet, elle retombait dans la même position, la tête sur les mains ; et un observateur attentif eût même remarqué que ses petits doigts s'étaient élevés à la hauteur de ses oreilles, sur lesquelles ils tenaient appuyées comme des tampons deux grosses mèches de ses cheveux.

C'en était trop pour Emile, qui suivait tout cela du coin de l'œil. Il s'interrompit au moment de faire expirer à Magenta le lieutenant-colonel Arnaud, et dit à sa mère, qui cherchait vainement sa poche dans les plis compliqués de sa robe afin d'en tirer un mouchoir :

—Je ne comprends pas, ma mère, que vous laissiez Gabrielle s'abîmer les yeux comme cela.

—Comment, cette petite lit encore ! s'écria M. Duriez. Mais elle va se perdre la vue ! . . . Gabrielle ! . . . Gabrielle ! . . .

—Oui, papa, dit-elle, en tournant vers lui de grands yeux effarés comme au sortir d'un songe.

—Ferme donc ce livre, fillette ; il n'est pas possible que tu voies encore.

—Je t'assure que si : tu ne te doutes pas comme il fait clair dans ce coin. Laisse-moi finir le chapitre, je t'en prie.

—Quel est le livre qui t'intéresse si fort, Gabrielle ? demanda madame Duriez.

Gabrielle se fit répéter la question.

—Le *Marquis de Villemér*, maman, dit-elle enfin.

—Le *Marquis de Villemér* ? Et depuis quand lis-tu du George Sand ?

—Depuis que papa me l'a permis, répondit la petite un peu trop vivement.

M. Duriez baissait la tête comme un coupable.

—Tu comprends, ma chère amie, que je ne lui aurais pas tout donné . . .

—Je l'espère bien ! s'écria sa femme qui avait rougi d'indignation.

Elle prit le volume des mains de la jeune fille, qui était approchée, et le posa devant elle, sur la table, d'un geste majestueux.

—Tu me le laisseras bien finir, mère ? dit Gabrielle dont le ton suppliant n'obtint de sa mère qu'un solennel :

—Nous verrons.

Pour le coup la petite se révolta.

—C'est trop fort ! murmura-t-elle. J'ai dix-huit ans

maintenant, et je peux bien lire autre chose que des niaiseries ! . . . Je ne connais aucun de nos auteurs ; je n'ai ouvert d'histoire que celle de l'abbé je ne sais plus qui . . . Je sais presque *Hernani* par cœur, mais c'est grâce à l'une de mes amies, qui l'avait pris chez elle, dans la bibliothèque.

—Tu as lu *Hernani*, dit madame Duriez, et avec une de tes amies qui se cachait de ses parents ! Tu me feras le plaisir de me nommer cette petite sottie, afin que je puisse empêcher que tu remettes les pieds chez elle.

—Je trouve qu'on élève les filles d'une façon absurde, fut la conclusion que M. Duriez donna à cette petite scène : conclusion qu'il eut soin d'émettre à voix basse, et de couvrir, par surcroît de prudence, avec le bruit d'une allumette qu'il enflamma contre le coin de la table.

Madame Duriez éprouva cependant quelque confusion de sa sévérité, surtout lorsqu'elle vit deux larmes qui brillaient dans l'obscurité au bord des longues paupières de sa fille.

—Viens ici, mignonne, lui dit-elle. Tu finiras le *Marquis de Villemér*, mais il faut auparavant que tu écoutes la belle histoire de soldats qu'Emile allait nous raconter.

Gabrielle se mit à rire ; la dernière phrase de sa mère avait été dite, en effet, comme pour consoler un petit enfant.

—Voyons l'histoire de soldats, fit-elle avec gaieté.

Cependant, Emile était vexé : l'effet qu'il avait compté produire se trouvait gravement compromis par cette longue interruption.

—Ah ! J'en étais sûr, dit-il d'un air moqueur, quelle femme résisterait au récit d'une belle bataille ?

Il avait voulu taquiner sa sœur, et il est certain qu'elle se fâcha un peu.

—Je t'en prie, Emile, ne dis pas comme cela "les femmes." Quand vous avez prononcé ce mot, vous autres jeunes gens, vous vous croyez bien grands garçons : ce n'est pas gentil.

—Mais qu'ai-je dit d'offensant ? C'est très joli à vous d'admirer le courage.

—Le courage ne se trouve pas nécessairement et exclusivement dans la doublure d'un uniforme. Il existe aussi sous une redingote ou une blouse, voire même sous une robe de mousseline.

—Bravo, petite ! s'écria M. Duriez.

—Gabrielle pose pour les idées larges, déclara Emile.

La jeune fille fut bien tentée de répondre : cela vaut mieux que de poser pour une coupe d'habit ou de coiffure ; mais elle se mordit les lèvres et fit une variante :

—J'aime mieux cela que de poser pour la toilette, dit-elle.

—Tu as tort, ma chère : c'est bien plus ridicule, surtout pour une femme.

—Qu'est-ce que tu dis donc, Emile ? interrompit son père. Gabrielle ne pose pour rien, que je sache ; quoi qu'elle pût le faire pour la plus douce, la plus modeste et la plus raisonnable petite personne qui soit en France et en Navarre.

Gabrielle se glissa auprès de M. Duriez, installa un petit pliant auprès de son fauteuil, et entourant le bras de son père avec les deux mains jointes, leva sur lui dans l'ombre ses grands yeux profonds et doux.

—Tu es trop indulgent pour moi, père chéri, mais tu as raison de dire que je ne pose pas : c'est là ce que je déteste le plus au monde. Ce n'est pas ridicule, n'est-ce pas ? de penser que l'habit, ou l'uniforme, ou le titre ne